

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

Henri se sentait glisser doucement sur cette pente de mélancolie. Cette fête de ce soir, le joyeux brouhaha de la foule sur les rives, les cris, les chants, la musique, la danse, l'illumination multicolore, qu'était ce tout cela pour lui, quand la femme qu'il aimait marchait silencieuse à côté de lui, ne trouvant pas un mot d'espoir à lui donner ? Ce n'était rien. Ou plutôt, si c'était quelque chose, c'était beaucoup. C'était un immense éclat de rire méchant et railleur jeté à sa douleur.

Mais à qui s'en prendre ? A personne ; il fallait se résigner autant que possible.

Il marchait absorbé dans ces tristes pensées. Marguerite, silencieuse, réglait sa marche sur la sienne. Ils allaient ainsi sur le bord de la rivière, en remontant et en s'éloignant toujours davantage de la foule dont le murmure s'affaiblissait sans cesse derrière eux.

Tout à coup, Marguerite fit un faux pas et trébucha.

Henri se retourna vivement et la retint d'un bras nerveux.

— Merci bien, fit Marguerite ; ce n'est rien.

— Comment rien ! s'exclama Henri, vous avez failli tomber à l'eau et vous avez appelé cela rien. La pensée seule m'en fait trembler.

— Qu'auriez-vous donc fait si j'étais tombée à l'eau.

— Pouvez-vous me le demander, Marguerite, s'écria impétueusement le jeune homme ? Si vous étiez tombée à l'eau je m'y serais précipité après vous et je vous en aurais retirée vivante ou je serais resté avec vous.

Le ton de la voix ne laissait aucun doute sur la sincérité des paroles. Marguerite, toute émue, leva les yeux sur le jeune homme. Sous les pâles rayons de la lune ses traits se dessinaient nobles et solennels, avec un air de résolution qu'elle ne leur avait jamais connu jusque-là. Ses yeux, ordinairement doux et quelque peu timides, semblaient jeter des flammes. On eût dit qu'il venait d'être secoué par un courant électrique. C'était bien là le langage et l'attitude de la passion et de la sincérité.

Marguerite, délicieusement troublée, ne put que balbutier :

— Vraiment, vous auriez fait cela ?

— Certes, que faut-il donc pour vous convaincre, pour vous prouver que je vous aime ?

— O pardon, pardon Henri, de vous avoir méconnu, moi aussi je vous....

Elle ne put en dire davantage ; l'émotion lui coupa la parole et elle chancela. Henri la reçut dans ses bras et la couvrit de baisers.

Tout autour d'eux semblait s'être recueilli pour ce moment solennel des doux épanchements. La brise retenait son haleine, les feuilles bruissaient tout doucement, le flot venait expirer sur la rive avec un léger soupir ; la lune montait dans le ciel, calme et majestueuse ; les accords de la musique du bord n'arrivaient plus à leurs oreilles que comme un murmure affaibli et lointain, et l'on eût pu entendre le battement rapide de deux cœurs.

Henri se retourna du côté des vaisseaux. Des feux de bengale s'allumaient de tous les côtés, projetant leurs lueurs fantastiques, bleues, rouges, vertes sur le paysage endormi ; puis des fusées s'élevèrent dans les airs et éclatèrent en jetant sur la voûte du ciel des poignées d'étoiles multicolores aussitôt dispersées que des étoiles filantes.

Des soleils tournoyaient avec des explosions

soudaines et des changements de feu ; des pétards éclataient comme des coups de canon. Ce n'était partout que lumière et que bruit, toutes les manifestations bruyantes de la joie et du bonheur.

— Oh ! disait tout bas Henri, dansez, chantez, faites éclater votre feu d'artifice, poussez vos cris de joie tant que vous voudrez, je ne vous envie rien ; mon bonheur surpasse tout le vôtre réuni.

Et tandis que la main dans la main, Henri et Marguerite allaient lentement sur le bord de la rivière, en murmurant des paroles d'amour, le bon oncle, qui les avait suivis, dissimulé sous les arbres de la lisière du parc, se frottait joyeusement les mains en disant :

— Enfin, ce n'est pas trop tôt. Tout va bien maintenant.

EPILOGUE

C'était par un beau soir d'automne. Une foule de curieux, principalement de femmes et d'enfants, stationnait à la porte de l'église Saint Polycarpe, dans l'attente d'un grand événement. Tout à coup, il y eut quelques cris, une pressée, une petite bousculade. Sous le porche de l'église qui ouvrait ses portes toutes grandes, tandis que d'élégantes voitures aux chevaux fringants venaient s'arrêter en face. On vit descendre d'abord l'oncle en grand habit, cravate blanche, donnant le bras à Marguerite dans une toilette blanche, toute simple mais qui lui allait à ravir. Sur sa tête un long voile blanc retenu par une couronne de fleurs d'oranger. Derrière eux venaient Henri et Mme Spierling, toute rayonnante dans une magnifique robe de satin perle, puis Mme Rosewood donnant le bras à Alfred ; puis Annie en grande toilette de mariée conduite par M. Spencer. Venait ensuite une longue file de jeunes gens et de jeunes filles, des invités de tout âge. Le cortège fit son entrée aux accords de l'orgue, qui jouait une marche triomphale ; puis l'église se remplit d'une foule d'invités et de curieux. Aux premiers rangs on distinguait les physionomies joyeuses du vieux marin Smithson, de sa femme et de tous ses enfants habillés de neuf. L'orgue se tut et la voix du ministre se fit entendre, grave et solennelle, appropriée aux circonstances et à la gravité du mariage. La cérémonie nuptiale proprement dite fut très courte, Henri passa l'anneau de mariage au doigt de Marguerite et Alfred à celui d'Annie. Quelques minutes après le cortège s'organisait de nouveau pour sortir de l'église, les nouveaux époux en tête donnant le bras à leurs épouses.

Après une brillante collation, les deux couples se rendirent à la gare et partirent pour un long voyage en Europe, assaillis par une grêle de grains de riz que leur jetaient leurs amis, comme présage de joie et de prospérité.

Ce fut un grand jour de fête, non seulement pour les nouveaux époux et leurs familles, mais pour les habitants de Charlottetown qui s'étaient intéressés à des situations si extraordinaires et en attendaient le dénouement heureux avec une sympathique impatience.

Mais nul peut-être ne fut plus content que l'oncle. Il lui sembla que ce jour-là il secouait de ses épaules un poids énorme qui l'avait accablé jusqu'alors. Après tant de troubles et de péripéties, il venait d'assurer enfin le bonheur de ses enfants. Il n'était pas égoïste ; il voulait faire davantage. Les mêmes circonstances qui avaient failli jeter dans sa famille un malheur irréparable pouvaient se présenter pour d'autres. Plus que tout autre, il était à même d'en comprendre toute la gravité. Il crut de son devoir de chercher à en prévenir le retour, pour qui que ce fut, par tous les moyens possibles, et en particulier par une législation plus circonspecte sur le mariage.

Aux élections suivantes, il fut élu à une forte majorité, grâce à l'immense popularité qu'il s'était acquise par ses œuvres de bienfaisance, et par ses vertus civiques et à la propagande active de M. Spencer qui avait tenu parole.

Dès son entrée au parlement d'Ottawa, le nouvel élu déposa sur le bureau de la Chambre un projet de loi ainsi conçu :

“ Considérant que dans l'état actuel de notre législation des abus et des erreurs peuvent se glisser facilement dans nos actes civils, et dans le but de les prévenir autant que possible :

“ Article 1er.—L'état civil est institué dans toute la Puissance du Canada, etc., etc.”

Louis Tessari

FIN

UNE LETTRE POUR LE PARADIS

Par un beau soir d'automne, avec le dernier rayon de soleil, s'éteignait l'existence d'une jeune femme de vingt ans, et la première étoile qui s'alluma dans le ciel bleu brillait sur la blonde tête d'un petit orphelin, endormi sans soupçonner que la mort venait de lui ravir sa meilleure tendresse. Hélas ! l'épouse avait répondu trop tôt à l'appel du compagnon de sa vie, et Paul restait bien seul sur la terre, avec une fortune pour remplacer deux cœurs....

Dans l'innocence de ses quatre ans, le petit ne comprenait pas la tristesse d'un avenir sans l'amour d'une mère, et la pitié de chacun pour son malheur.

— Maman ! je veux la voir !....

— Ne pleure pas, mon petit ami, elle est allée chez le bon Dieu lui demander du bonheur pour toi....

— Est-ce loin ?.... mais elle va revenir maman ?....

— Oui, tu la reverras.... viens jouer pour l'attendre....

Mais l'enfant ne jouait plus. Et les jours, puis les semaines passaient.... Repoussant toute distraction, toujours songeur, une après-midi que sa tutrice écrivait, Paul s'approcha du bureau :

— Cousine, qu'est-ce que tu fais ?

— J'écris une lettre à quelqu'un qui reste bien loin.... oh ! mais, loin, loin....

— Donne moi du papier et un crayon.... veux-tu ?.... Merci, que je t'aime, cousine.

Et l'enfant, satisfait, aussitôt se mit, dans un coin, à crayonner sa feuille en tous sens ; vingt minutes.... une heure ! et la bonne, inquiète d'une tranquillité si extraordinaire, s'approcha du bambin voir, à son tour, ce qu'il faisait.

— J'écris à maman pour qu'elle revienne.... Oh ! je m'ennuie de ma petite mère ! !....

Et de grosses larmes tombèrent sur la lettre de Paul....

Le message resta-t-il sans réponse ?.... Non, l'ange gardien en fit le rapport à Dieu, et, d'après l'ordonnance divine, le pauvre orphelin partit, un dimanche, rejoindre sa mère au-delà du ciel bleu....

CHARLES DU NORD.

Nous ne bâtissons que pour donner à ceux qui nous suivent l'occasion de détruire ce que nous avons bâti.—GABRIEL CHARMES.

GRANDE OUVERTURE DE MODES DU PRINTEMPS

Mardi, Mercredi, Jeudi, et les jours suivants, j'invite les Dames en général à venir examiner les chapeaux fashionables importés de Paris, Londres et New-York et différentes autres nouveautés, tel que chiffons, cravates, etc., etc.

Mme H. POITRAS,
1989, Notre Dame.

UN BREUVAGE DELICIEUX ET FORTIFIANT

Le Chocolat Menier. Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. Alfred Chouillou, Montréal, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.